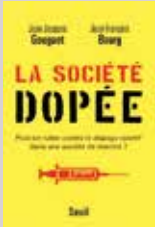


Une impossible



La lutte contre le dopage est souvent présentée comme une équation difficile à résoudre. Dans leur livre *La société dopée*, les économistes Jean-François Bourg et Jean-Jacques Gougnet n'hésitent pas à la déclarer carrément insoluble!

Conaissez-vous la locution anglo-saxonne «whack-a-mole»? C'est le nom américain d'une attraction de foire dont le but est d'aplatir avec une masse de petites figurines en caoutchouc qui jaillissent de différentes cavités. Plus vous en aplatissez, plus il en apparaît! Ce jeu est très populaire aux États-Unis et l'expression est passée dans le langage courant pour définir n'importe quel problème dont la complexité s'accroît à mesure qu'on tente de le

résoudre. En langue française, on parlerait plutôt d'hydre pour décrire ce genre de situation, en référence à cet animal mythologique dont deux têtes repoussent à chaque fois qu'on en coupe une. «Whack-a-mole!» On utilise notamment cette expression pour parler du terrorisme, qui semble redoubler de vigueur à chaque mesure prise pour le combattre. Pour notre malheur, la métaphore s'applique aussi très bien au dopage. Chaque nouvelle affaire dévoile une situation plus gangrénée que la précédente. On croyait avoir

tout vu avec l'équipe Festina. Ce fut ensuite l'US Postal! L'UCI apparaissait comme un sommet de perversion. Récemment, on a eu la révélation que l'IAAF l'avait surclassée en termes d'hypocrisie et de corruption. Ainsi les affaires se ressemblent. En pire! Et les réactions qu'elles suscitent ne varient pas non plus. «Il y a eu des dysfonctionnements dans la gouvernance de notre sport et dans notre programme de lutte contre le dopage», déclarait Sebastian Coe, président fraîchement élu de l'IAAF. «Nous sommes là pour les réparer».

**Londres 2012:
les médailles
propres
sont rares!**



équation



Pour Ghani Yalouz, directeur technique national de l'athlétisme français, il n'y avait pas non plus de raisons de désespérer. «A la Fédé [Fédération française d'athlétisme], on est dans la prévention et les sanctions sont lourdes quand des athlètes sont pris», disait-il dans L'Equipe du 10 novembre dernier. Qui allumait sa radio au même moment pouvait entendre le ministre français des Sports, Patrick Kanner, affirmer la nécessité de «sanctions très lourdes», tout en assurant qu'un «système» était «en train de tomber». Enfin quand le président russe Vladimir Poutine sortit de ce mutisme qui lui sied si bien, ce fut pour prôner des «sanctions individuelles» et non collectives «car la responsabilité est toujours individuelle» précisait-il, ce qui est une contre-vérité absolue. Il devrait lire Hannah Arendt. Dans *Responsabilité et Jugement*, la philosophe allemande écrit: «La culpabilité, à la différence de la responsabilité, singularise toujours». Quant aux sanctions individuelles, elles évitent la remise en cause de toute l'organisation. Feu le philosophe René Girard avait parfaitement décrit lui aussi ce «mécanisme de la victime émissaire».

Dans *La Violence et le Sacré*, il conditionne la stabilité d'une société à la résolution des crises par le sacrifice de l'un de ses membres. Il faut exécuter le mauvais sujet! Peu importe qu'il n'ait fait souvent qu'observer les mœurs en vigueur au même titre que des milliers d'autres. Et parfois moins qu'eux. Comme l'âne de la célèbre fable Les animaux malades de la peste de La Fontaine qui fut puni de mort pour le crime odieux d'avoir brouté dans le champ voisin. «Je tondis de ce pré la largeur de ma langue» confessa-t-il en assemblée. L'aveu lui fut fatal!



Jean-François Bourg, économiste

Les prisonniers de la chimère

Cette contradiction originelle pousse Jean-François Bourg à affirmer que le dopage est «*constantiel au sport*» et que la lutte menée contre lui est «*un gaspillage*». Docteur en sciences économiques, il a rédigé, avec son collègue Jean-Jacques Gouguet, un livre prévu pour ce printemps et intitulé *La société dopée*. Peut-on lutter contre le dopage sportif dans une société de marché? Il s'interroge: «*N'est-il pas vain de vouloir vaincre (le dopage) alors que tout pousse à dépasser les limites humaines? Ainsi, on pourchasse le dopage tout en étant certain qu'on ne l'éradiquera jamais. On promet un affichage pour montrer que l'on lutte alors qu'en réalité, ce n'est qu'un alibi. Je n'y crois pas.*»

Jean-François Bourg propose de briser ce cercle d'«hypocrisie»: «*Le dopage a toujours existé, c'est le problème de l'homme face à la compétition*», rappelle-t-il. En magnifiant celle-ci tout en se voulant un bastion d'équité et de vertu, le sport moderne se bat contre une chimère qu'il a lui-même enfantée. «*Aucune multinationale ne base ses principes sur l'éthique. Les fédérations sportives sont dans cette situation: elles cultivent des valeurs particulières – exaltation de la nature, équilibre, santé – et de l'autre côté formulent des injonctions à la performance. Je comprends les sportifs: on leur demande d'être de plus en plus performants, sinon ils sortent du marché.*» Et donc ils se dopent!

Tant qu'il y aura des surhommes

L'emprunt du mot «*marché*» aux sciences économiques, domaine d'expertise de notre interlocuteur, n'est pas un hasard malgré un lien apparemment distant avec le dopage sportif. Apparemment, car en réalité, l'inéliminabilité du dopage dans un sport déterminé par

la compétition et les forces de marché rejoint l'analyse du capitalisme par Karl Marx (lire l'article suivant). Pour expliquer l'avidité sans cesse croissante de ceux qu'il nommait les bourgeois, l'auteur du *Capital* formula la loi de «*baisse tendancielle du taux de profit*». À chiffre d'affaires égal, expliquait Marx, votre profit est condamné à baisser dans le temps puisqu'il faut bien rémunérer, entretenir et remplacer l'appareil productif. Donc, à terme, vous dépenserez plus pour obtenir le même bénéfice. Le seul moyen de compenser ces pertes dues à l'usure naturelle des corps, des ressources et des machines est d'en hausser le rendement. Avec toutes les conséquences nocives que cela peut avoir sur l'être humain et l'environnement. Il en va de même en sport. A peu de choses près! Pour répondre à la double



«**Whack-a-mole**»: un jeu assommant!

injonction de l'acharnement compétitif et du «*plus vite, plus haut, plus fort*» dont ils vivent, les athlètes sont condamnés à pousser toujours plus loin les limites humaines. Or, à moins d'être un surhomme, ces limites finissent par être atteintes. Une étude, publiée il y a quelques années et citée par Bourg et Gouguet dans leur ouvrage, conclut que nous avons atteint le plafond de nos possibilités en saut, en course, en lancers et donc que le rendement du sportif (ou son «*taux de profit*», pour reprendre l'analogie économique) ne peut plus

(1) «*La fin du citius: la progression des records du monde durant l'ère olympique annonce l'épilogue d'une brève quête ultra physiologique*» par Berthelot, IRMES, Paris 2007

grimper (1). Sauf, bien sûr, s'il recourt à des produits ou des méthodes interdits. Le dopage. Notez que ce mot dopage est encore assez négativement connoté en français. C'est moins le cas lorsqu'on utilise la locution anglo-saxonne «*Performance-enhancing drugs*» ou «*médicaments rehausseurs de performance*». Cela englobe tout ce qui permet d'améliorer le rendement de l'athlète. Et cette recherche n'a évidemment pas de limite! «*Le dopage à venir sera bien plus élaboré qu'aujourd'hui*», croit



Tout pour l'audience!

savoir Jean-François Bourg. «*Des chevaux champions dans leur discipline ont été clonés. Donc si on transfère des protéines animales dans l'être humain, notamment la résiline, protéine qui permet à une puce de sauter des dizaines de fois sa taille, et en faisant un peu de science-fiction, on ouvre des perspectives de plus en plus importantes. On sait dans quel sens va l'Histoire.*» Jusqu'à présent, cette évolution convient bien à tout le monde. Le sport se repaît en effet de la notion de dépassement. Il lui faut cette émotion que seuls procurent des acteurs qui donnent l'impression de se mettre en danger à chaque prestation. Comme des parieurs qui misent leur va-tout. Ce spectacle sportif ne survivrait pas à une quête tiédasse de laurier par des athlètes qui gèreraient leur patrimoine-santé en bons pères de famille. Ayons le courage de le dire! Le sport débarassé de ses excès n'intéresserait personne. Les organisateurs et les sponsors le savent bien! Certes, ils n'aiment pas le dopage qui risque de salir leur image. Plus exactement, ils n'aiment pas les révélations faites sur le dopage. Mais que les athlètes adoptent un comportement suicidaire: ils trouvent cela très bien. Leur sacrifice plaît énormément. Et plus encore qu'un sport perverti, ils craignent un sport qui ne ferait plus d'audience.

Une seule solution, la dissolution

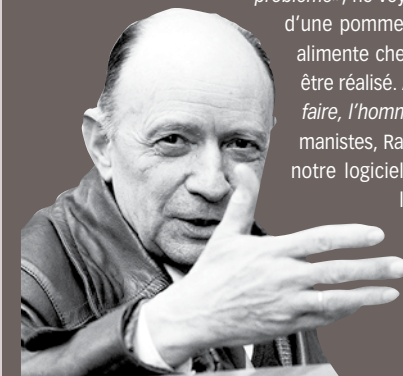
L'analyse est limpide. Les auteurs proposent alors d'engager la réflexion sur la voie d'une libéralisation. «*Pourquoi interdirait-on à un sportif de se doper alors que les cas de dopage sont très nombreux ailleurs? Si on le soumet au marché, il n'y a aucune raison de l'en empêcher.*» Un sport dont le principe «*consiste à écraser l'autre*» n'est qu'une transposition sur la cendrée de l'économie de marché. Ce n'est pas le dopage qui abîme la santé, ajoutent-ils, c'est la compétition. Mieux! «*Le dopage compense les déséquilibres physiologiques engendrés par la compétition de haut niveau*» au point d'en devenir «*presque indispensable pour supporter les charges de travail imposées*». On a compris évidemment que ce raisonnement voyait le jour dans un cadre théorique. Pourquoi pas? Mais il résiste assez mal à la confrontation avec les réalités du terrain. Rappelons que l'on a connu par le passé un sport «*dopage admis*». C'était le cas avant les règles d'interdiction qui, en Europe, datent du milieu des années 60. Jusqu'à récemment, c'était le cas aussi aux Etats-Unis et dans tous les pays qui le considéraient comme une vétille. Or on a fait demi-tour tellement le constat était catastrophique: maladies, dépendances, suicides, homicides, malformations diverses

de la descendance. On en passe et des meilleures. Bref, on conçoit mal qu'une libération du dopage puisse constituer une solution, ce dont les auteurs souhaitent nous convaincre en l'exposant pour démontrer son absurdité. Le recours à l'analyse économique permet néanmoins un recentrage du débat hors du cadre classique des contrôles et des sanctions: nous constatons l'impossibilité de combattre le dopage sans avoir au préalable soustrait la pratique du sport de sa dynamique compétitive. Dans le cas contraire, le seul horizon risque d'être l'exploitation toujours plus aiguë du sportif, à l'aide de techniques toujours plus fines et potentiellement effrayantes. Jusqu'à quand? Sur ce point, l'Histoire n'est pas forcément sinistre: les thèses de Marx ont inspiré des vagues de mouvements sociaux en faveur du droit des ouvriers et abouti à une suite de conquêtes sociales dont nous profitons encore aujourd'hui. Il n'est pas interdit d'imaginer un soulèvement similaire dans le monde sportif où les athlètes, lassés d'être pris entre le marteau de la compétition et l'enclume du dopage, jaillissent ensemble du «*whack-a-mole*» pour revendiquer le droit à un sport qui irait moins vite, moins haut, moins fort! A moins que ce message ne soit adressé haut et clair par ceux qui, traditionnellement, supportent ces champions. Aucune mesure de répression du dopage n'est aussi puissante qu'un stade vide!

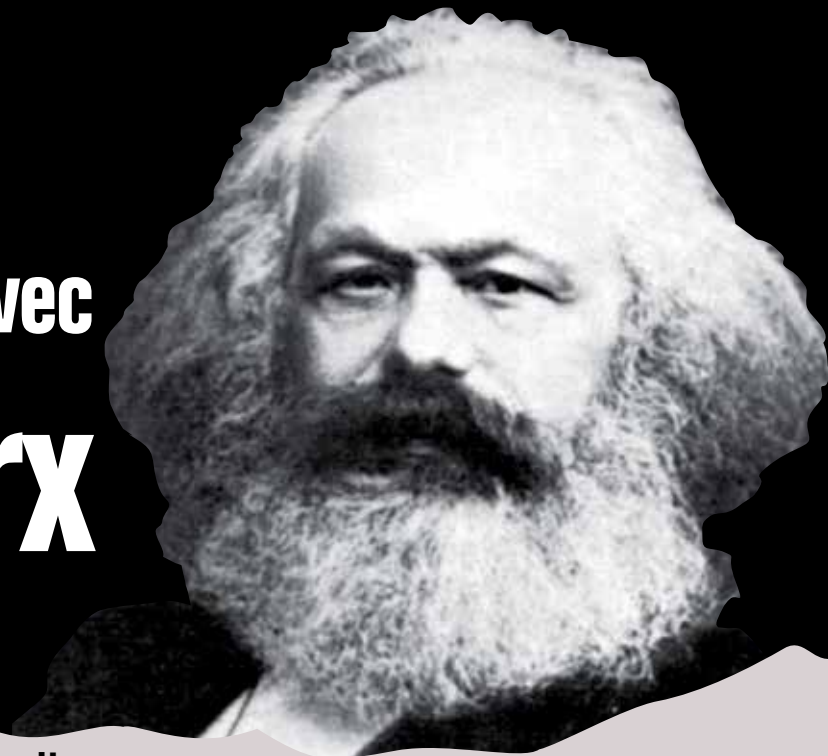
François Borel-Hänni

JACQUES ELLUL, LE JOYEUX TECHNOPHOBE

Injustement méconnu, Jacques Ellul (1912-1994) fut un universitaire spécialisé en histoire, droit, sociologie et philosophie. Bref, un érudit moderne dont le malheur est d'avoir été trop en avance sur son temps. Son discours critique de l'asservissement à la technique et aux valeurs matérielles était anachronique au cœur des Trente Glorieuses obsédées par la consommation, l'abondance et la foi en un progrès sans fin alimenté par des ressources illimitées. Réticent à s'attacher à un mouvement précis, il a néanmoins laissé un considérable héritage intellectuel dont *Le Bluff technologique*, paru en 1988, est la poutre maîtresse. Qu'il convient de redécouvrir, tant il sied à notre XXI^e siècle. Quand Jacques Ellul déplore que «*tout se passe comme si [les techniques nouvelles] étaient de l'ordre du spectacle, offert gratuitement à une foule heureuse et sans problème*», ne voyez-vous pas la ruée sur la dernière version d'un appareil orné d'une pomme à moitié grignotée? Plus loin, il ajoute que la technologie alimente chez l'Homme l'illusion que «*tout ce qu'il pense ou envie*» peut être réalisé. Ainsi, «*quand il y a quelque chose que l'on ne peut pas encore faire, l'homme moderne trouve cela anormal*». Portrait fidèle des transhumanistes, Ray Kurzweil en tête, qui ne voient dans la mort qu'un défaut de notre logiciel organique. Profondément déstabilisante et stimulante, la lecture du *Bluff technologique* devrait être intégrée au cursus de formation des athlètes afin de les préserver du dopage. Une fois arrivés page 134, ils liraient que «*tout progrès technique comporte trois sortes d'effets: les effets voulus, les effets prévisibles ou les effets imprévisibles*». Dissuasif!



Un petit jogging avec Karl Marx



La pratique moderne du sport s'inscrit si bien dans la logique capitaliste qu'on se demande ce qu'en aurait pensé l'un des plus grands théoriciens d'économie politique de tous les temps, Karl Marx en personne. Nous lui avons demandé.

Autour entre autres du *Capital* et du *Manifeste du Parti communiste*, Karl Marx (1818-1883), philosophe et économiste allemand, a consacré sa vie à la défense du travailleur et à la réhabilitation des ouvriers face au capital. À ce titre, il est considéré, avec son compatriote Friedrich Engels (1820-1895), comme l'inspirateur principal du communisme.

Avant toute chose, nous voulions vous remercier de nous recevoir, alors que vous êtes mort, il y a tout de même 133 ans.

Ne me remerciez pas! J'ai accepté pour moi, avant tout. J'en ai trop marre de voir mes propos déformés et mes idées récupérées par des inconséquents qui en font n'importe quoi.

Que voulez-vous dire?

Au cours de l'histoire, plusieurs dictatures se sont réclamées de moi. Vous le ne saviez pas? En Union Soviétique, au Cambodge, en Corée du Nord. Des massacres ont été perpétrés en mon nom. Vous l'ignoriez aussi. Mais qu'est-ce qu'on vous apprend à l'école? J'ai pourtant suffisamment insisté sur le droit à l'éducation des enfants.

Donc vous ne seriez pas celui que l'on prétend?

(Visiblement contrarié!) Non! Evidemment, non. Contrairement à ce dont on m'accuse aujourd'hui, je n'ai pas inventé de nouvelles formes de dictature. Je voulais seulement émanciper le peuple par l'annulation

politique de la propriété privée. C'est ça, la conception marxienne de l'économie! L'histoire a réduit mon œuvre au Marxisme, une sorte de tyrannie politique concurrente au capitalisme. Le marxisme! Quelle bêtise. Moi-même, je n'ai jamais utilisé ce mot! (A cet accès d'humeur succède alors une quinte de toux. Nous en profitons pour reprendre la parole).

Votre nom reste aussi attaché à beaucoup de choses positives: la protection sociale, les congés payés, le droit ouvrier.

Malheureusement, ces droits n'existent pas partout. Loin de là! Une proportion élevée de la population continue de voir sa force de travail aliénée, totalement ou en partie, au service du capital. Autrement dit, la société est toujours dominée par une oligarchie de possédants, les capitalistes, et par le système qu'ils cultivent: le capitalisme. Et ne vous croyez surtout pas à l'abri dans votre confortable Europe. L'exploitation y est, certes, plus subtile. Mais la brutalité demeure!



**Marx et Engels,
la sainte famille**



Les siècles passent. Les usines se déplacent. Rien ne change!

Je ne comprends pas.

Et bien regardez autour de vous! Voyez tous ces coureurs à pied qui s'échinent en pure perte. (*La rencontre a lieu dans le jardin public de Camden, quartier de Londres à mi-chemin entre la gare Saint-Pancras et le cimetière de Highgate où Marx est enterré. C'est aussi un rendez-vous des joggeurs.*)

Ils courent. Ils n'ont pas l'air malheureux.

Pourtant, ils le sont! Ces coureurs engagent leur force, leur énergie, dans un effort désespéré pour fuir la réalité. Ils cherchent ainsi à évacuer la frustration engendrée par le fait de ne pas pouvoir disposer de leur propre force de travail. Si mes thèses avaient été réellement appliquées, si les moyens de production étaient devenus une propriété collective comme je le prônais, il y aurait de l'exercice physique pour tous, oui, mais dans une fin précise et donnée. Pas pour tourner en rond.

Nous sommes en 2016. Aujourd'hui, le sport fait intégralement partie de ce qu'un de vos successeurs, le sociologue Joffre Dumazedier, appelle la civilisation des loisirs. Vous devriez être sensible au fait que les gens disposent de temps pour eux-mêmes et que, pour une fois, ce temps ne soit pas consacré à la production.

Vous n'avez pas lu mon œuvre!

Euh, si, Le Capital, du moins.

(*Dubitatif*) Je ne vous crois qu'à moitié. Tant de gens aujourd'hui se réclament de moi sans même avoir ouvert une page de mes livres. Ce manant de Piketty, par exemple (*). Dans mes recueils, je démontre en long, en large et en travers que le capital – ou plutôt, le modèle d'exploitation capitaliste – a pour seul but de créer de la plus-value à partir d'une valeur existante. Donc si le pouvoir politique concède un peu de temps de loisir aux citoyens, c'est forcément dans son intérêt. Je le vois comme une sorte

de parenthèse pour que les travailleurs récupèrent leur force de travail et se remettent ensuite à son service. Cette liberté est une illusion. Si vous ne supprimez pas le capitalisme, il s'immiscera partout. Subrepticement! Sans provoquer indignation ou colère. Car le capitalisme anesthésie tout.

Vous n'imaginez pas qu'il puisse en être autrement et qu'on jouisse réellement de plus de liberté aujourd'hui qu'à l'époque de la société industrielle que vous avez connue?

(*Il soupire*) Regardez cette jeune femme (il désigne une joggeuse, l'œil rivé sur son smartphone). Ne voyez-vous pas que la course qu'elle pratique et qui constitue par essence un acte simple et naturel, est récupérée de A à Z? Ses vêtements, par exemple. Ils sont manufacturés aux antipodes et vendus une fortune. C'est un double vol! Elle paie bien trop de son argent, fruit de son travail, pour un droit fondamental, celui de se vêtir. Tandis que les ouvriers qui l'ont cousu ne reçoivent qu'une aumône, à peine de quoi refaire le quart de la moitié de l'énergie engagée dans la fabrication. Je dénonçais déjà cette situation du temps de ma jeunesse. On dirait qu'elle n'offusque plus personne aujourd'hui. Considérons aussi cet étrange appendice

(*) L'économiste français Thomas Piketty entreprend, dans le *Capital au XXI^e siècle*, de transposer les thèses de Marx à l'époque actuelle. Gratifié d'un grand succès de librairie, l'auteur a néanmoins déclaré, dans un entretien accordé le 6 mai 2014 au journal américain *The New Republic*, ne pas avoir lu le livre dont il s'inspire. «*Je n'ai jamais vraiment réussi à le lire*» reconnaît-il. «*Vous avez essayé, vous? Le Manifeste du Parti Communiste de 1848 est court et efficace. Mais Le Capital est très difficile à lire et, selon moi, n'a pas eu un grand impact.*»

technologique qu'elle tient dans la main (*NDLR: son téléphone*). Acquis à prix d'or, j'en suis sûr, ce gadget sert à mesurer je ne sais quels aspects de son effort et les transformer de ce fait en une valeur chiffrable et donc aux normes du capitalisme. Bref, cette jeune fille court pour exorciser sa frustration de vivre dans une société gouvernée par le profit. Ce faisant, elle participe au phénomène qui est à l'origine de sa souffrance. C'est triste!

Vous êtes sévère pour le sport amateur. Et que pensez-vous du sport professionnel? Le fait que des hommes se soient finalement affranchis de la tutelle des autorités pour gagner la maîtrise de leur activité. Cela devrait vous réjouir, non?

Absolument pas. Même en admettant que ce sport, comme vous dites, qui n'est à mes yeux qu'une évaporation inutile d'énergie, ait une quelconque utilité sociale (*ce que j'appelle la valeur d'usage*), son producteur n'en tire aucun profit personnel. En d'autres termes, il ne jouit pas de sa production comme vous le suggérez. Le footballeur de Manchester est aussi aliéné que l'ouvrier de Manchester décrit



**Le jogging
est un plaisir de
carnaval**



par mon ami Engels au XIX^e siècle. Il s'en plaint moins au seul motif que le fruit de son travail, le spectacle auquel il participe, est l'objet d'une telle spéculation que même si le travailleur sportif ne récupère qu'une partie minime du profit généré, cela lui suffit pour se situer plus haut que sa classe sociale d'origine. Cela n'en reste pas moins de l'exploitation, une forme renouvelée d'esclavage: le sportif professionnel ne peut pas se servir comme il le souhaite de son corps, ni reconstituer librement sa force de travail quand elle est endommagée. Il paraît même que les athlètes gonflent artificiellement leurs capacités pour se donner un avantage dans la course au résultat! Au détriment de leur santé à long terme, j'en suis sûr. Le corps est comme les gisements ou les terres arables dont je parle dans *Le Capital*. Si vous le surexploitez dans le seul but de dégager une rente rapide, vous l'épuisez.

Vous n'êtes pas le seul à vous en inquiéter. On appelle cela le dopage, il y a même des agences pour le combattre.

Dites à vos agences de ne pas s'attaquer aux symptômes mais à la maladie. J'ai dans l'idée que vos jeunes gens qui s'adonnent à ce que vous appelez dopage sont plus irresponsables

que fautifs. Ils ne se possèdent littéralement plus. Cette situation est atroce: la force de travail des sportifs et le spectacle qu'ils servent est la condition sine qua non selon laquelle ils reçoivent des moyens de subsistance. Contrairement à l'ouvrier d'usine, ils doivent appliquer cette force à un moyen de production qui n'est autre qu'eux-mêmes. La pression de la victoire, du résultat, de la performance, autrement dit du rendement, les oblige non seulement à s'auto-aliéner, mais à exiger plus d'eux-mêmes qu'ils ne sont décemment capables d'offrir. Plus besoin d'enfermer l'humain dans une fabrique pour qu'il s'y détériore la santé, il suffit d'ouvrir un stade!

Et le plaisir de courir, qu'en faites-vous?

Je crois que c'est un plaisir par dépit. Identique à celui ressenti par les domestiques lors des carnivals des siècles passés. On retourne pendant une journée l'ordre établi pour l'affirmer plus solidement encore le lendemain. Le sportif s'enivre de l'illusion de récupérer propriété de soi. Mais se trompe. Débarrassé du capital, je suis sûr qu'il n'éprouverait pas le besoin de s'adonner à des efforts physiques gratuits. Lorsqu'on se sent vraiment accompli dans les différents segments qui composent sa vie, le sport perd aussitôt tout intérêt.

Tous les amoureux du sport pourraient se sentir offensés par de tels propos.

Vous faites d'eux des personnes seulement animées par la frustration.

Ne le prenez pas mal! Je constate que vous, comme vos contemporains, êtes aveugle à votre condition d'exploité tant vous en avez été imprégné et tant il coûterait cher de secouer vos chaînes. Il vous console de penser que le sport émancipe. Qu'une jeune fille qui s'initie à l'équitation, qu'un garçon qui apprend la lutte, se réconcilient avec leur nature profonde. Or regardez dans quels contextes ces activités se déroulent: un contexte commercial, payant, avec des salaires, des échanges de valeurs. Rien de naturel à cela. Et si le sport est parfois pris en charge par la communauté en tant que service public, le capital attend au coin, prêt à y fourrer son nez en inventant des besoins supplémentaires qu'il se chargera de combler par une marchandise quelconque. Non, sincèrement, je pense que votre «sport» n'est qu'une récupération par le capital d'un légitime sentiment de révolte. (*Sur ce triste constat, il se remet à tousser et s'éclipse poliment en direction de Highgate où il est enterré.*)

Propos recueillis par François Borel-Hänni